

UN SEIZIEME, CE N'EST RIEN !

« IL N'EST PAS DE SECRET QUE LE TEMPS NE RÉVÈLE. » (*)
« There are no secrets that time does not reveal. »

Le pasteur marqua un temps d'arrêt afin de laisser à l'assistance le temps nécessaire pour apprécier la sentence. Précaution inutile ! Tous les paroissiens qui fréquentaient l'église de la fraternité la connaissaient par cœur, et même dans sa version originale ; le révérend Calvin Mac Abercrombie, dont une partie de la famille était venue d'Acadie deux siècles plus tôt, ne manquait pas de la placer à chacune de ses oraisons funèbres. Occasion pour lui de rappeler ses racines, bien que la façon dont il la prononçait avec un fort accent cajun l'eût rendue totalement incompréhensible à n'importe quel francophone ne demeurant pas dans le bayou.

« Ce vers, continua le pasteur dans sa langue, tiré d'une pièce d'un auteur français du XVII^e siècle, Jean Racine, est le parfait résumé des pensées que m'inspirent le rappel à Dieu de cet homme, aimé de tous. »

Pour les fidèles assemblés la phrase constituait, comme chaque fois que le décès d'un voisin les réunissait dans une semblable circonstance, un vague hommage au défunt et la prise de conscience de ses qualités, trop peu remarquées de son vivant, que l'événement mettait soudain en relief. Pour le prêtre il en allait autrement ; à l'ouverture du testament, il avait appris avec une grande joie que le citoyen qu'on s'apprêtait à mettre en terre venait récemment d'y ajouter un codicille accordant à l'église une somme de mille dollars ; ce qui ne serait pas de trop pour la réfection du toit de l'édifice, endommagé par une tornade.

Mais pour le jeune homme aux yeux clairs qui se tenait roide devant le cercueil, ces quelques mots prenaient une résonnance autrement puissante...

Rares sont les citoyens américains pour lesquels le 7 décembre 1941 évoque autre chose que l'attaque de la base de Pearl Harbor par l'aviation japonaise. Jim Blyton, patron d'un modeste garage d'une petite ville d'Alabama, fit partie de ceux-là. Ce jour même, aux premières lueurs de l'aube, un coup de téléphone de l'hôpital l'avertit que les premières contractions avaient commencé, et que sa femme accoucherait un peu plus tôt que prévu.

Il sauta dans sa vieille Ford et roula à tombeau ouvert jusqu'au bâtiment de briques rouges où une employée noire l'invita à patienter dans la salle d'attente. Un demi-paquet de « Camel » plus tard, on le conduisit dans la pièce où se reposaient la mère et l'enfant.

Fou de joie, il serra Mary dans ses bras, si fort que le médecin dut le tirer par les épaules pour la libérer de cette étreinte, puis il se pencha vers le berceau.

« C'est un garçon ! » La sage-femme prononça ces mots d'un ton étrange. Il n'y prêta pas attention ; pas plus qu'au teint légèrement halé de la frimousse grimaçante du petit être emmailloté dont les yeux d'un bleu profond le considéraient avec étonnement.

Revenu chez lui, il apprit par la radio la forfaiture de l'Empire nippon, et en fut, comme tous ses concitoyens, profondément choqué. Il comprit que les Etats-Unis allaient bientôt entrer en guerre, mais ce qui lui importait le plus était de savoir si sa condition de jeune père pourrait lui permettre d'échapper à la tuerie qui s'annonçait. Depuis un an le service militaire avait été rétabli et le pays, pour mener un conflit d'une telle ampleur, risquait de faire appel aux forces vives de la nation.

Quand sa femme réintégra le domicile conjugal, il déborda de ménagements et d'attentions pour elle. Il passait des heures à contempler et câliner son fils. Au bout de quelques semaines, alors que les traits du nourrisson s'affirmaient, une idée terrible s'insinua dans son esprit ; Morris ne lui ressemblait pas du tout, ni trop à Mary d'ailleurs, à part les yeux bleus. Le nez un peu trop épaté... les lèvres un peu trop charnues... et surtout cette chair, un peu trop foncée...

« C'est impossible ! Mary n'a pas pu me faire ça ! Surtout avec un... »

Jim n'était pas particulièrement raciste ; enfin ! Pas plus que les bons protestants d'Alabama, c'est à dire un peu quand même...

Il ne fit part de ses doutes ni au pasteur, ni à George, son associé et son meilleur ami. Mais quand l'incertitude devint une torture insupportable, il se résolut à en entretenir sa femme. Mais surtout sans la brusquer. La question s'avérait extrêmement délicate !

« Mary, tu as toujours été pour moi une bonne épouse, et tu prouves chaque jour que tu es une bonne mère. Mais... ne crois pas que je m'imagine des choses... ou que je t'accuse de quoi que ce soit... notre fils... c'est peut-être une plaisanterie divine... ou un caprice de la nature... notre petit Morris, il est un peu... comment dire... »

Mary comprit tout de suite, et fondit en larmes.

« Jim, je te comprends, répondit-elle entre deux sanglots. Il faut que je t'avoue un fait que tu as toujours ignoré.

- Parle sans crainte, ma femme chérie, je t'écoute.

- Eh bien voilà : mon grand-père Bill, celui qui est mort avec son épouse quand leur carriole a versé dans un ravin bien avant que je te connaisse, celui dont on ne parle jamais dans la famille, et que tu n'as pas connu... mon aïeul, qui a fait la guerre en France contre les Allemands, qui est si beau sur la vieille photo que je t'ai montrée, dans son uniforme de sergent avec ses moustaches. Il était, il était...

- Il était ?

- Métis !

- Métis ??? »

Jim s'affala sur le canapé. Il tenait sa tête entre ses mains.

« Métis ! Ca veut dire que ton arrière-grand-père était...

- Non, mon arrière-grand-mère. Elle était servante dans sa plantation. A la fin du siècle dernier, ils ont eu un enfant ensemble : Bill, le héros de la guerre mondiale.

- On dira bientôt : « la première ». Donc, pour être clair, si j'ose dire, ton ancêtre était une négresse ?

- Oui ! Une fille d'esclaves affranchis. Nul ne le sait. Ne le répète à personne, surtout !

- Sois sans crainte, Mary. Après tout le Nord a gagné. Et j'ai lu dans des revues que les hommes, noirs ou blancs, descendent tous des animaux ; et les nègres ne sont pas des animaux puisqu'ils savent parler.

- Oui mon chéri ; et, le sais-tu ? je ne suis pas la seule dans ce cas. Je vais te confier un secret : Sarah, la femme du quincaillier, elle aussi avait un grand père métis. Il y a eu plein d'histoires de ce genre dans le sud. Et beaucoup de gens qui ici détestent les noirs ont du sang de cette couleur qui coule dans leurs veines.

- Sarah ? Avec ses cheveux blonds, et ses taches de rousseur ? Une pure irlandaise ? Elle descend d'un esclave ?

- Eh oui ! Tout comme moi. Mais, pour une petite partie.

- Attends ! Laisse-moi compter : ton grand-père à moitié, ton père un quart, toi, un huitième. Ce n'est pas beaucoup un huitième. Et Morris, mon fils, un seizième. Mais...

- Mais ?

- Mais pourquoi est-il si... noir ?

- Il n'est pas noir ! Disons « café au lait... », avec beaucoup de lait. Simplement parce que l'héritage du sang peut sauter des générations. Chez les plantes, les animaux, et les hommes, un être peut ressembler davantage à ses ancêtres lointains qu'à ses parents. Un certain Mendel, un Allemand ou un Autrichien, l'a bien expliqué dans un livre que j'ai emprunté à la bibliothèque.

- Au diable les Autrichiens, et les Allemands ! C'est eux qui nous ont mis dans ce pétrin. Je t'aime, Mary, c'est ça qui compte, et rien d'autre. Et Morris aussi... Un seizième, ce n'est rien, finalement... »

Mary avait toujours été discrète sur son passé. Jim comprenait pourquoi maintenant. De sa famille, il ne subsistait qu'une marraine et des tantes éloignées qui demeuraient à l'autre bout de l'état et qu'on ne voyait pratiquement jamais. Le terrible secret serait bien gardé ; si seulement personne ne s'apercevait de...

Mais un tel soupçon était impensable. Les amis et les proches venus visiter l'enfant ne virent rien d'anormal. Mary, sans doute par l'effet de ses origines, était une jolie brunette, qu'on aurait pu prendre pour une mexicaine. Quoi de plus naturel que son fils eût le teint de peau à peine plus bistré que le sien ?

Au fil des mois, au grand soulagement de Jim, la physionomie de Morris évolua ; il ressemblait de plus en plus à sa mère. Ses beaux yeux bleus, surtout, montraient un signe patent de parenté.

L'enfant, assez turbulent, connut une scolarité difficile. Plus d'une fois, Jim, le voyant rentrer avec un mauvais carnet de note ou avant de le punir pour quelque bêtise, fut sur le point de lui asséner la vérité :

« Pas étonnant que tu sois si mauvais et si feignant ! Tu n'es au fond qu'un... »

Mais toujours, il pensait à Mary, et se calmait aussitôt. Bien qu'impulsif, il savait se retenir ; que deviendrait-il si le scandale éclatait ? Et sa femme surtout. Et son fils serait-il exclu de l'école des blancs ? Ce fils à qui il devait la reconnaissance d'être exempté du service de l'armée.

Les parents décidèrent d'un commun accord que l'enfant serait mis au courant du secret de ses origines le jour de ses vingt ans.

La guerre finie, dans les états du Sud, la tension montait. Des émeutes avaient lieu un peu partout. Les noirs exigeaient l'abolition des lois ségrégationnistes, et des groupes racistes, dont le célèbre Ku Klux Klan, menaient des actions violentes. C'est dans ce climat que Morris passa son adolescence. Les Blyton se tenaient à l'écart de cette agitation, ne prenant parti pour personne. Leur fils, en intégrant le lycée, modifia son comportement du tout au tout. Il devint sérieux et travailleur. Il ne comprenait pas l'apathie de ses parents face aux événements dramatiques. Comme beaucoup de jeunes il ressentait une certaine sympathie pour la cause des noirs ; en ignorant à quel point cette prise de position lui était naturelle.

En 1958, le cousin de Jim, qui habitait à New-York, lui proposa un poste de directeur des ventes dans le grand garage qu'il possédait dans la banlieue de la ville. Les Blyton saisirent cette opportunité pour quitter l'Alabama.

Dans cette nouvelle vie, loin de l'agitation qui secouait le sud, une complicité s'établit entre le père et le fils. Ils se découvraient de plus en plus de points d'accord sur les questions politiques. Jim abandonna définitivement les préjugés que lui avaient inculqués son éducation sudiste, et, à la faveur d'une fréquentation assidue des églises luthériennes, devint un fervent militant antiségrégationniste. Morris fit son droit à l'université et devint avocat promis à un brillant avenir.

Le 7 décembre 1961, ainsi qu'il était prévu, les parents de Morris Blyton lui dévoilèrent le secret de ses origines. Ce qui ne l'affecta pas outre mesure ; un seizième, ce n'est pas grand-chose !

Mais un événement fortuit fit voler en éclat cette sereine résignation. Le temps, pour révéler un secret, doit parfois se faire aider par le hasard ; qui en l'occurrence décida malicieusement de faire monter dans le wagon de métro ou se tenait Jim un pickpocket très habile, et de le faire s'asseoir juste à côté de lui. Jim ne s'aperçut que deux stations plus tard que son portefeuille avait disparu de la poche de son veston. Il reçut à son bureau un appel de la police qui lui apprit que l'objet avait été miraculeusement retrouvé dans une poubelle, délesté des 45 dollars qu'il recelait, et qu'il attendait au commissariat son légitime propriétaire. Jim appela son fils, qui exerçait à proximité du poste, le chargeant de récupérer l'objet. Parmi le tas de papiers que Morris rangea dans les compartiments se trouvait une carte de groupe sanguin marquée en caractères gras du signe : « O- ». Cela n'éveilla pas l'attention du garçon, moins intéressé par les lois de la génétique que par les disciplines littéraires. Le temps,

et le hasard, allaient devoir encore œuvrer pour que la vérité éclate. Ça se produisit quand le jeune avocat, en feuilletant un magazine à la bibliothèque en vue de plaider une affaire, tomba sur un article consacré aux globules rouges. Son groupe, AB+, n'entrait pas dans les cases. Bien que profondément troublé, il n'en laissa rien paraître, résista à l'envie de s'en ouvrir à sa mère, et continua d'appeler Jim « Daddy ».

Tout cela se serait moins bien passé si Jim Blyton avait su ce que toujours il ignore :

Que si on ne parlait pas du grand-père Bill dans la famille de Mary, c'est parce qu'il avait été fusillé quelque part dans la Somme, pour désertion, en mai 1918. Que cet aïeul était de pure souche écossaise. Que Mary devait la teinte hâlée de sa peau à l'existence parmi ses ancêtres d'un paysan calabrais à moitié tzigane que la pauvreté avait conduit à tenter l'aventure dans le nouveau monde.

Et que le vrai père de Morris était Tommy, le mécano noir, l'employé de Jim, qu'il saluait au garage chaque matin en lui lançant, mais sans penser à mal :

« Alors, comment ça va aujourd'hui, Blanche Neige ? »

Note :

(*) : en français dans le texte.